

DEUX EXEMPLES DE RÉCITS NEUCHÂTELOIS DE VIES « ORDINAIRES » AU XX^e SIÈCLE

Le genre «autobiographique» connaît, depuis quelques années, un succès populaire incontestable. Après avoir été l'apanage d'écrivains professionnels, le genre s'est étendu aux célébrités (artistiques, politiques ou sportives), au point d'être devenu une mode. Aujourd'hui, quelles sont encore les personnalités qui n'ont pas publié leur «autobiographie», ou qui ne se retrouvent objet d'une «biographie»?

A côté des autobiographies de célébrités demeurent celles de gens simples, «ordinaires», dont les souvenirs forment la principale richesse. C'est dans ce contexte que s'inscrivent les deux récits de vies «ordinaires» neuchâtelois concernés par cet article: celui de Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs ou la nostalgie est toujours ce qu'elle était...*¹ (2003), et celui de Denise Aeschlimann intitulé *Chronique de rue*² (2001 ou 2002). Avant d'examiner leur contenu et donc leur valeur sur le plan historique, il convient de mieux définir le type d'écrits auxquels ils appartiennent.

Le récit de vie: un genre protéiforme

Toute étude s'intéressant de près ou de loin aux écrits «sur la vie» relève leur grande diversité. En compilant les types retenus par Claude Abastado³ et Philippe Lejeune⁴, pas moins de dix catégories peuvent prétendre au titre de «récit de vie», parmi lesquelles les autobiographies, les confidences épistolaires, les journaux intimes, les autoportraits, les mémoires, les chroniques, les biographies ou encore les essais. Si toutes ces catégories se rapportent bien au genre qui nous intéresse, relevons tout de même qu'elles sont le plus souvent médiatisées et donc «valorisées» aux yeux du public. En est-il de même pour nos récits de vies «ordinaires»? Et d'ailleurs, que signifie cet épithète qui peut les «dévaloriser» d'entrée de jeu au sein de cet ensemble typologique?

Tout comme le qualificatif «populaire», «ordinaire» est un terme ambigu, difficile à définir, qui devient réducteur et même péjoratif si on ne l'explique qu'en l'opposant à son contraire. Ainsi, à quoi se réfère

¹ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs ou la nostalgie est toujours ce qu'elle était...*, rédigés d'une traite en août 2003.

² AVO, Fonds Denise Aeschlimann, *Chronique de rue*, déposé en 2003 ou 2004.

³ Claude ABASTADO, «Raconte! Raconte... les récits de vies comme objet sémiotique», *Revue des Sciences humaines* 191, 1983, pp. 5-21.

⁴ Philippe LEJEUNE, *Je est un autre*, Paris, 1980.

l'expression « ordinaire » dans la notion de « récit de vie ordinaire » ? Au « récit » ? A « la vie » ? Si un auteur s'attache à raconter sa propre vie, ou un moment de celle-ci, c'est par définition qu'il ne considère pas sa vie comme « ordinaire »... Et que dire des existences qui ne feront jamais l'objet d'une quelconque écriture ? On le voit, cette notion, accolée à celle de « vie », pose de nombreux problèmes.

En revanche, elle s'avère déjà plus pertinente si on l'attache à l'auteur du récit. « Ordinaires », nos auteurs le sont dans la mesure où ils ne peuvent pas être considérés comme des « célébrités », des « personnalités » connues du grand public. Ils sont donc bien ces « hommes et femmes 'ordinaires', qui ont été et qui sont les artisans apparemment insignifiants de l'histoire »⁵, auxquels l'Association pour la conservation des Archives de la vie ordinaire (AVO) se propose de « donner la parole ».

Au sein de la diversité du genre, nos récits occupent une place bien particulière, à mi-chemin entre « l'autobiographie » définie par Philippe Lejeune⁶ et le « recueil de souvenirs » que Jean-Pierre Jelmini distingue des autobiographies : « Pour éviter toute confusion, distinguons d'emblée de la catégorie « mémoires et autobiographies » les recueils intitulés « Souvenirs » qui ne sont souvent qu'un ensemble de faits rapportés sans intention biographique à proprement parler, mais qui n'en sont pas pour autant vides de sens et de renseignements. »⁷

Nos récits, par leur caractère « épisodique », entrent dans cette catégorie. Mais comme tous les genres littéraires, le recueil de souvenirs prend des formes fort différentes en fonction des auteurs et nos deux écrits peuvent en témoigner.

Des sources hétéroclites...

En raison des contrastes qu'elle met en valeur, la lecture des premières lignes des récits vaut mieux qu'un long discours. Voici l'introduction de Maurice Girardin :

*Toi, cher membre de ma famille, qui aura la patience de consulter, sinon même de lire en entier, mes souvenirs relatifs à la vie d'êtres qui sont tendres à mon cœur, sache bien que je n'ai aucunement la prétention de jouer à l'écrivain, mais seulement celle de témoigner du passé familial (...)*⁸.

⁵ www.archivesdelavieordinaire.ch/avo, page d'accueil.

⁶ « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité », Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, 1975, p. 14.

⁷ Jean-Pierre JELMINI, « Les histoires de vie : le point de vue d'un historien », dans Pierre CENTLIVRES (dir.), *Histoires de vie. Approche pluridisciplinaire*, Neuchâtel et Paris, 1987, p. 78.

⁸ *Ibid.*, p. 1.

Et celle de Denise Aeschlimann :

A La Chaux-de-Fonds, une rue, non quelques maisons, quelques boutiques, quelques artisans, un tram, une tranche de rue au début des années 40. C'est là que se situent ces images de vie que je raconte ici en laissant vagabonder ma mémoire. C'est dans cet espace, son fief, qu'évoluait la petite fille de moins de 10 ans que j'étais. Pour en capter l'ambiance je vais parcourir ce pan de rue de boutique en échoppe et retrouver chemin faisant les souvenirs, les images, les odeurs... une atmosphère qui fera revivre une photo jaunie⁹.

On assiste, d'entrée de jeu, à une opposition de styles. A l'écriture simple et claire de Maurice Girardin répond le style soutenu et anaphorique de Denise Aeschlimann. La cause d'une telle divergence peut se trouver dans le public cible du récit ; le texte de Denise Aeschlimann, sorte d'« essai littéraire », a été réalisé dans l'intention de participer à un concours (autour du sujet « souvenirs »), ce qui peut expliquer le recours à ce style d'écriture¹⁰. Un concours, avec son thème imposé et ses règles strictes, conditionne toujours celui ou celle qui y participe. En précisant qu'il n'a pas « la prétention de jouer à l'écrivain », Maurice Girardin se libère en revanche de tout conditionnement ; plus loin, il ajoute également que les « souvenirs » qu'il va raconter sont « à l'attention de [ses] petits-enfants »¹¹.

Ces lignes sont précieuses dans la mesure où elles montrent comment les auteurs vont « ressusciter » leur passé. Procédé obligatoire dans la production d'un récit de vie, la résurrection du passé peut se faire de plusieurs manières, comme l'indiquent Luc Collès et Jean-Louis Dufays : « Pour faire resurgir ce passé, nous pouvons conduire notre mémoire à une recherche systématique, en la forçant à recenser les différents lieux que nous avons habités, comme la maison familiale, l'école, etc... »¹² Sur ce point, nos auteurs sont assez inégaux.

En parlant de « souvenirs relatifs à la vie d'êtres qui sont tendres à [son] cœur », Maurice Girardin nous apprend bien qu'il laissera « parler » les autres, mais il ne nous livre pas d'entrée de jeu sa technique pour faire resurgir ses souvenirs ; ce n'est que bien plus tard, en plein cœur de son récit, qu'il évoquera tour à tour les différents lieux qu'il a occupés. Denise Aeschlimann, en revanche, est beaucoup moins avare en informations. En livrant une date, elle fait bien plus que recenser des lieux ou des objets : elle inscrit son récit dans le temps, et va même jusqu'à lui donner un cadre précis : « A La Chaux-de-Fonds. »

⁹ *Ibid.*, p. 1.

¹⁰ Madame Aeschlimann nous a cependant confié qu'elle écrivait beaucoup et souvent dans ce style.

¹¹ *Ibid.*, p. 1.

¹² Luc COLLÈS, Jean-Louis DUFAYS, *Le Récit de vie. Vade-mecum du professeur de français*, Bruxelles, 1989, p. 67.

Dernière grande différence entre les deux récits : leur volume. Contenu dans un cahier dactylographié de 39 pages, *Souvenirs, souvenirs ou la nostalgie est toujours ce qu'elle était...*¹³ se divise en six chapitres bien distincts : « Pourquoi ce récit ? » présente les motivations de l'auteur et sert de balise pour la suite de l'écrit ; « Toi mon père, Momo ! », relate de manière plus ou moins chronologique la vie de son père ; « Toi, ma chère maman » présente les grandes étapes qui ont marqué la vie de sa mère ; « Pérégrinations de Cosette et Coco au travers de rues chaudes-fonnières ! » est une description réaliste du quartier sud du Grand Temple à La Chaux-de-Fonds dans les années 1930-1940 ; « La Kullmann smala » consiste en une série de portraits de tantes et oncles maternels ; enfin « Hommage à Germana », l'épouse du narrateur, clôt le récit.

Le texte de Denise Aeschlimann est nettement plus court ; en six pages dactylographiées seulement, *Chronique de rue* se compose de douze rubriques intitulées « Cinéma », « Boulangerie », « Laiterie-fromagerie », « Société de consommation », « Cordonnier », « Couvreur », « Menuisier », « Matelassier », « Droguerie », « Charbonnier », « L'été » et « L'hiver », auxquelles viennent s'ajouter une introduction et une conclusion.

Formellement, ces deux récits n'ont pas grand-chose en commun, mais ils s'attachent à décrire des rues et des quartiers de la Chaux-de-Fonds au début des années 1940, et représentent de ce fait des témoignages précieux pour la connaissance historique¹⁴.

... autour d'un même lieu

Les rues chaudes-fonnières occupent une place capitale dans les récits. Maurice Girardin leur consacre un chapitre-clé qu'il intitule « Pérégrinations de Cosette et Coco au travers de rues chaudes-fonnières »¹⁵ et Denise Aeschlimann en fait le décor de sa *Chronique de rue*. Deux raisons peuvent être invoquées pour expliquer le phénomène.

La première a trait à la période retenue par nos auteurs : l'enfance. Comme le relève Luc Collès et Jean-Louis Dufays : « la nécessité d'un choix s'impose rapidement au narrateur. De son existence passée, il ne retiendra que des moments-clés (...) généralement, c'est l'enfance qui est privilégiée. »¹⁶

¹³ Maurice Girardin nous a confié avoir intitulé son récit en hommage à l'autobiographie de Simone SIGNORET, *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, Paris, 1976.

¹⁴ Cet article s'inspire d'un travail présenté dans le Séminaire d'histoire suisse du professeur Philippe Henry, 2006-2007, *L'individu et l'histoire. Théories et pratiques de la biographie – exemples suisses*, par Jean PRÉTÔT et Yoann VEYA, *Exemples de récits de vies « ordinaires »* conservés aux AVO.

¹⁵ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, pp. 19-29.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 66.

Au moment où ont lieu les événements qu'ils narrent (années 1940), nos auteurs sont effectivement de jeunes enfants, puisqu'ils naissent en 1934 (M^{me} Aeschlimann) et 1936 (M. Girardin). La Chaux-de-Fonds étant la ville de leur enfance, son omniprésence au sein des récits est donc naturelle.

La seconde raison concerne plus directement les moyens mis en œuvre pour faire «resurgir» le passé. Nous l'avons déjà vu : évoquer des lieux en rapport avec l'enfance permet de «ressusciter» des scènes vécues avec d'autres personnes. Les descriptions de rues, récurrentes dans nos récits, témoignent de cet état de fait.

Une lecture en parallèle permet encore une fois de relever quelques contrastes intéressants en rapport cette fois-ci avec les descriptions. Voici tout d'abord comment Maurice Girardin décrit une rue, «La Rue des Champs» :

Nous emménageâmes rue des Champs 19 dans les années quarante, quarante et un, nos grands-parents étant domiciliés au 17 de cette même rue. En ce temps-là, ces deux immeubles contigus étaient vraiment «plantés» au milieu de champs, justifiant ainsi le nom donné à cette «artère». Aujourd'hui, ils sont entourés de fabriques et de locatifs¹⁷!

Et voici la description d'une menuiserie par Denise Aeschlimann :

Pour décrire la menuiserie à la lignée des boutiques, il me faut parler des odeurs, du bruit. Le bois fraîchement scié sentait bon et la sciure toute fine jonchant le sol que je prenais dans ma main gardait l'odeur du bois. J'aimais marcher dans cette épaisseur moelleuse¹⁸.

Si les objets décrits par nos auteurs sont différents, ces extraits sont néanmoins représentatifs de la manière dont ils abordent la description. Maurice Girardin, par exemple, préfère donner deux dates («quarante, quarante et un») plutôt qu'une; ce souci de précision relative est une constante dans son écrit. L'explication qu'il donne à propos de la signification de la rue est exemplaire; par moment, le récit est didactique. Puis sa dernière ligne témoigne de sa volonté d'établir çà et là des rapports entre passé et présent. Finalement, cet extrait montre que les rues sont toujours le point de départ de ses descriptions. A travers elles, il évoque ses anciens logements qui libèrent ses plus vieux souvenirs: son récit est entièrement articulé autour des différents lieux que sa famille a occupés.

Ce changement d'habitats revêt une grande importance sur le plan aussi bien historique que littéraire. En effet, le trajet de Maurice Girardin de la «vieille ville» à la Rue des Granges, «qui aurait été 'idéale' (...) pour être

¹⁷ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, p. 19.

¹⁸ AVO, Fonds Denise Aeschlimann, *Chronique de rue*, p. 4.

inséré[e] dans le contexte d'un roman populaire»¹⁹, n'est pas sans rappeler *L'Assommoir* de Zola, roman structuré justement par la succession rythmée des logis de l'héroïne et à propos duquel Jean-Pierre Leduc-Adine dira que «l'espace informe la société»²⁰. Et c'est précisément dans cette société évoquée par la description des espaces que se trouve l'intérêt historique du récit de Maurice Girardin.

Denise Aeschlimann choisit une autre orientation. Pour décrire la menuiserie, «il [lui] faut parler des odeurs, du bruit». Cette mention pourrait passer pour un détail si elle n'était pas récurrente dans son récit: le souvenir d'une odeur ou d'un bruit lui permet de décrire avec précision aussi bien des métiers que des saisons. Ce procédé, qui rappelle la madeleine de Proust²¹, permet au lecteur de se plonger dans ce passé de manière beaucoup plus intense que ne l'aurait permis une description traditionnelle: «Mon père aimait aussi assister au spectacle. Il confectionnait des petits ramequins qu'il vendait à l'entracte de la séance du soir. *Leur odeur arrivait jusqu'à ma chambre, sise deux étages au-dessus et ravivait les images du film que j'avais vu peu de temps avant.*»²²

A côté des descriptions «sensitives» (ou «sensorielles»), Denise Aeschlimann recourt souvent à des interrogations volontairement «infantiles»: «C'est avec lui que mon père refaisait le monde. Ils me rassuraient à bavarder et à rire pendant que perplexe j'observais les peaux d'animaux suspendues à un clou. *Et si ces bêtes reprenaient vie tout à coup?*»²³; «Il riait de ma constance et je demeurais perplexe en le regardant, *comment pouvait-il être tellement plus âgé que moi puisqu'il était né le même jour?*»²⁴

De telles expressions ne sont pas anodines. Elles accentuent l'authenticité des propos de Denise Aeschlimann qui semble ainsi garder son «âme d'enfant» et peuvent être considérées selon nous comme des «effets de réel», détails «significatifs» mis au jour par Roland Barthes²⁵.

Ces procédés apportent sans conteste une grande richesse aux descriptions de notre auteure. Cependant, on est en droit de se demander s'ils ne ruinent pas l'intérêt «historique» du récit par leur côté très «subjectif». Pour répondre à cette question, il convient tout d'abord de rappeler le cadre strict lié aux conditions de production de cet écrit. Son statut de «texte participant à un concours» explique en grande partie pourquoi Denise

¹⁹ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, p. 26.

²⁰ Jean-Pierre LEDUC-ADINE, *L'Assommoir d'Emile Zola*, Paris, 1997, pp. 119-120.

²¹ Mais «à l'envers»... puisque M^{me} Aeschlimann parvient à ressortir des «goûts» du passé simplement en se souvenant.

²² AVO, Fonds Denise Aeschlimann, *Chronique de rue*, p. 2 (nous soulignons).

²³ *Ibid.*, p. 3 (nous soulignons).

²⁴ *Ibid.*, p. 4 (nous soulignons).

²⁵ Roland BARTHES, «L'effet de réel», dans *Littérature et réalité*, Paris, 1982, p. 89.

Aeschlimann a pu privilégier la forme au détriment du fond. Ensuite, il convient de rappeler que l'auteure décrit toujours à travers les yeux de la «petite fille de moins de 10 ans [qu'elle était]»²⁶, ce qui peut expliquer pourquoi elle ne fournit aucun renseignement lié au contexte social ou politique de son temps.

Pour évoquer leur enfance à La Chaux-de-Fonds, nos auteurs recourent donc à des procédés de description singuliers qui influencent considérablement l'intérêt des récits pour la connaissance historique. Sur ce point, *Chronique de rue* peine à soutenir la comparaison avec la richesse du récit de Maurice Girardin. Le texte de Denise Aeschlimann offre néanmoins quelques belles descriptions de pratiques (métiers) aujourd'hui révolues, comme celles du matelassier :

*Plus loin il y avait un matelassier-tapissier. En été il éventrait ses matelas sur le trottoir. Il disparaissait derrière sa montagne de crin et on entendait que le cliquetis de sa cardé qui allait et venait. Il avait beaucoup de travail car chaque famille tenait à faire aérer ses matelas en été. Il y avait là comme un rituel et ma famille n'y échappait pas*²⁷.

Son portrait de la droguerie est également riche en renseignements :

*Au bout de la rue se trouvait la droguerie. Que de senteurs, que de merveilles contenait cette boutique essentiellement féminine. Que de tiroirs dans lesquels se cachaient des herbes, des poudres des savons de toutes formes et de toutes couleurs. (...) Il y avait des demoiselles en blouses blanches qui remplissaient des petites fioles desquelles s'échappaient des relents de musc, de violette que je respirais avec volupté. (...) Ma mère achetait des petits sachets remplis d'un bouquet de poudre odorante destinés à parfumer le linge dans les armoires*²⁸.

Ces quelques lignes prouvent que *Chronique de rue* a une vraie valeur informative, commune finalement à n'importe quel récit de vie, «fragment» de la «Grande Histoire». Limité à six pages de souvenirs «littérisés» autour d'«une tranche de rue au début des années 1940», le texte peine cependant à nous livrer des informations susceptibles d'accroître substantiellement ou de remettre en cause la connaissance historique.

Souvenirs, souvenirs..., en revanche, est une mine d'informations sur le milieu horloger chaux-de-fonnier et les conditions de vie d'une famille ouvrière dans les années 1940. La richesse du témoignage s'explique par la présence d'une multitude d'anecdotes concernant les «combines» et la débrouillardise des chômeurs pour permettre la survie de leur foyer durant

²⁶ AVO, Fonds Denise Aeschlimann, *Chronique de rue*, p. 1.

²⁷ *Ibid.*, p. 4.

²⁸ *Ibid.*, p. 5.

les années de guerre. Mais le récit se fait surtout le témoin des difficultés liées aux conditions d'hygiène et à la précarité des soins prodigués à cette époque. Ces volets d'histoire locale, encore méconnus, méritent d'être abordés.

Des difficultés de subsistance et des moyens d'y pallier

Quand sonnent les cloches de la mobilisation générale «de midi à midi quarante»²⁹, ce vendredi 1^{er} septembre 1939, Maurice Girardin se souvient :

*J'avais trois ans et demi. Tenant la main de mon «papa militaire», Cosette étant dans les bras de maman, nous nous rendîmes dans la cour de l'école d'art, proche de notre domicile, et je vis alors de nombreux soldats, des femmes en pleurs et quelques chevaux éternés par la foule (...)*³⁰.

En Suisse, le rationnement progressif des biens de consommation débute dès septembre 1939³¹. Voici comment le vit notre auteur :

*En cette période de guerre, le pain était noir et, de plus, devait être vendu «rassis» afin que l'on [n']en consomme pas en trop grande quantité. Parfois, la gentille boulangère signalait à papa «ce soir, Dédé sortira du pain frais, envoie nous un de tes gosses». Alors, la nuit tombée, un des gosses, couvert d'une pèlerine noire allait recevoir un bon pain encore tiède, le cachait sous le dit manteau, et courrait, triomphant, l'apporter à notre domicile. Et ce pain était d'autant meilleur que l'on avait échappé à un éventuel contrôle de gendarmerie»*³².

Cet épisode est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, il exprime les difficultés de l'approvisionnement et la dureté des conditions en période de rationnement. En plus de montrer la solidarité qui existait entre voisins de quartier, il atteste surtout de la sévérité des contrôles de police et la crainte de se faire arrêter. Cette peur, bien réelle, montre que la Confédération «sévit» contre le marché noir et la corruption dès le début du rationnement. Des commissions spéciales seront même créées spécialement pour l'occasion, comme le relève l'historien Hans-Ulrich Jost : «Les commissions pénales mandatées par la Confédération – une sorte de nouvelle instance judiciaire – s'efforceront de sévir. Jusqu'en 1943, elles découvriront 65 000 infractions à la loi sur l'économie de guerre.»³³

²⁹ *La Chaux-de-Fonds: documents nouveaux*, La Chaux-de-Fonds, 1944, p. 61.

³⁰ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, p. 19.

³¹ Hans-Ulrich JOST, «Menace et repliement 1914-1945» dans *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne, 2004, p. 750.

³² AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, p. 22.

³³ *Op. cit.*, p. 752.

S'il est mieux organisé en milieu urbain qu'à la campagne, le rationnement n'empêche pas certaines familles chauds-de-fonnières de souffrir de la faim. Pour y pallier, les citadins se mettent à l'élevage: «Auprès de notre maison fleurissaient les poulaillers individuels où l'on admirait, outre poules, dindons et lapins, quelques brebis (...).»³⁴ L'exemple des «sérés» témoigne aussi de ce besoin d'accroître au maximum ses propres moyens de consommation:

Nos parents récupéraient la crème du lait chaud dans des petits sacs blancs qu'ils pendouillaient sur les crochets des volets de la fenêtre; après quelques jours, nous avions du «séré» que l'on dégustait en guise de dessert les jours, quand même rares, où nos trois repas étaient composés «du pain pi du café»³⁵.

L'introduction du plan Wahlen a joué un rôle primordial dans l'approvisionnement de la population durant la guerre. Grâce aux mesures planificatrices de la Confédération, les surfaces cultivées passent «de 180 000 à 350 000 ha»³⁶. A ce sujet, Maurice Girardin ne tarit pas d'éloges:

Un économiste à l'esprit pratique, sinon même génial, donna son nom au «plan Wahlen» qui consistait, en ces temps de restrictions, à transformer en potager tout bout de terre, y compris d'ailleurs pas mal de terrains de «foot». Nombre de nos compatriotes se découvrirent alors des talents de jardiniers qu'ils méconnaissaient jusque-là. Papa fit partie de ceux-ci et nous bénéficiâmes alors de quelques carottes ou salades à «bon prix» pour accompagner les rares repas hebdomadaires où la viande était de mise³⁷.

Grâce à ces nombreux détails, le récit offre un bel aperçu des difficultés que pouvaient rencontrer les couches populaires chauds-de-fonnières en matière d'approvisionnement durant la Seconde Guerre mondiale. Si on le compare à d'autres témoignages recueillis en Suisse romande³⁸, on peut remarquer cependant que la situation à la Chaux-de-Fonds n'avait rien d'exceptionnelle. Finalement, le texte ne fait que souligner la solidarité qui régnait en période de rationnement et le succès du plan Wahlen. Mais il arrive parfois que Maurice Girardin aborde des thèmes beaucoup moins «glorieux». Ses passages relatifs aux conditions d'hygiène, à l'assistance publique et aux soins de l'époque constituent des documents historiques rares.

³⁴ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, p. 20.

³⁵ *Ibid.*, p. 25.

³⁶ *Op. cit.*, p. 750.

³⁷ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, p. 20.

³⁸ Comme ceux qui ont été recueillis par Fabienne REGARD et Laurent NEURY pour leur ouvrage *Mémoire d'une Suisse en guerre. La vie ... malgré tout*, Yens sur Morges, 2002, pp. 40-49.

L'hygiène sanitaire à La Chaux-de-Fonds en période hivernale

Pour nous rendre aux toilettes, il fallait traverser la chambre à coucher des parents à la suite de laquelle se trouvait ce que nous nommions pompeusement « la véranda », sa paroi extérieure étant composée d'un léger panneau de bois et d'un vitrage. Dès lors, la protection contre le froid était fort restreinte, si bien qu'en saison hivernale, dès « moins dix degrés », l'eau des toilettes gelait, malgré les lampes à pétrole déposées pour donner un peu de chaleur à cet indispensable petit coin³⁹.

Généralement tue au profit de sujets plus « gratifiants », l'hygiène sanitaire est introduite ici sans complexe par notre auteur. Cet épisode souligne le « réalisme » de l'écrit : Maurice Girardin ne choisit pas seulement ce qui lui rappelle de bons souvenirs. Mais il ne s'arrête pas là. Comme dans la plupart de ses descriptions, il doit y apporter quelques précisions :

Ces jours de gel posaient problème, car, comme tout un chacun, nous avions des besoins dits naturels. Aussi, pour satisfaire les « petits », à savoir les « pipis », nous avions recours au « pot de chambre » encore de mode à l'époque. Mais, pour ce qui est des « grosses commissions », nous devions être accueillis par des voisins mieux lotis que nous au niveau sanitaire⁴⁰.

Le témoignage montre que les conditions d'hygiène pouvaient différer au sein de la classe ouvrière (« des voisins mieux lotis ») et il suffit de connaître un peu le climat chaux-de-fonnier pour se rendre compte que cet épisode apparemment anecdotique devait être un souci quotidien. Sensible aux problèmes de son temps, Maurice Girardin profite aussi de son récit pour dénoncer les manquements de l'assistance publique.

La précarité des soins et l'assistance publique dans les années 1940

A la fin du chapitre qu'il consacre à ses différents logements, Maurice Girardin relate l'épisode douloureux qui a vu sa sœur hospitalisée pour une scarlatine et qui l'a confronté aux problèmes posés par le système de santé et l'assistance publique de l'époque.

Dans le canton de Neuchâtel, l'assistance publique moderne a pris naissance en 1881 par une transformation essentielle de l'organisation communale et par l'introduction de la loi du 23 mars 1889⁴¹. Elle a pour particularité « de protéger, par le lieu de domicile sans égard à l'origine, (...) les enfants pauvres, les orphelins, les abandonnés, ceux qui pour des

³⁹ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, p. 26.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 26.

⁴¹ *La Chaux-de-Fonds: documents nouveaux*, La Chaux-de-Fonds, 1944, p. 105. La loi en question porte le titre de « Loi sur l'assistance publique et la protection de l'enfance malheureuse ».

raisons d'âge, de maladie ou d'infirmité ne peuvent pas travailler»⁴². Lorsque le Code civil suisse est adopté par les Chambres fédérales le 10 décembre 1907, le Conseil d'Etat, par une loi d'introduction du 22 mars 1910, met les lois cantonales en harmonie avec le nouveau code, imposant une modification de l'assistance publique. Lourdemment mise à contribution durant les années 1914-1918, celle-ci permet alors de répondre aux besoins d'une population privée de travail. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, «c'est la ruée dans [les] services complètement désorganisés par la mobilisation générale»⁴³. Très vite, les dépenses enflent; on doit poser des priorités: «il faut faire face au plus pressé, organiser la distribution des secours aux familles des militaires.»⁴⁴ La question des secours paraît résolue avec l'introduction des caisses de compensation en février 1940.

Dans son récit, Maurice Girardin atteste tout d'abord des difficultés que rencontraient les familles pour s'offrir des soins:

C'est un autre de leurs confrères, le docteur Mönsch, qui a diagnostiqué la scarlatine que je t'ai généreusement refilée, ainsi d'ailleurs qu'à d'autres enfants du quartier. Le dit médecin a fait venir d'urgence une ambulance qui nous a conduits à l'hôpital, accompagnés de nos parents. Une revêche réceptionniste s'opposait à notre entrée tant qu'un dépôt financier ne puisse être versé, car comme beaucoup d'autres, nous n'étions pas assurés contre les risques de maladie»⁴⁵.

Le texte montre aussi que le problème de l'assistance publique n'est toujours pas résolu au sortir de la Seconde Guerre mondiale:

Papa s'est alors rendu de suite à l'assistance publique où il dut expliquer notre cas, non pas en privé dans un bureau, mais devant d'autres très curieux demandeurs d'aide.

Il reçut le bon souhait et nous fûmes alors admis dans le pavillon des « contagieux » durant six semaines. Si papa dût quémander l'aumône d'un bon d'entrée presque publiquement, personne n'a été témoin qu'il a remboursé cette avance, puis la facture de l'hôpital, par de nombreuses retenues sur sa paie»⁴⁶!

Le témoignage montre enfin comment se passaient les visites aux enfants en quarantaine:

Nos parents avaient le droit de visite le dimanche, mais n'osaient pas pénétrer dans nos chambres. Dès lors, pour se parler, les enfants étaient « pendus » à la fenêtre et les parents perchés sur le talus qui y faisait face. Les pères se faisaient alors « la courte échelle » pour s'approcher de nos visages avides de bisous; les mamans, moins sportives, durent attendre la fin de la « quarantaine » pour enfin pouvoir cajoler leurs rejetons»⁴⁷.

⁴² *Ibid.*, p. 106.

⁴³ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁵ AVO, Fonds Maurice Girardin, *Souvenirs, souvenirs...*, p. 28 (nous soulignons).

⁴⁶ *Ibid.*, p. 29.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 29.

Conclusion : un exercice délicat

Au terme de cette brève étude, un constat s'impose : broser un portrait historique à partir de recueils de souvenirs est une tâche difficile. Car si notre analyse a montré que nos récits de vies « ordinaires » contiennent des renseignements indéniablement intéressants, elle a surtout mis en évidence leur importante disparité, comme le relève Jean-Pierre Jelmini : « (...) leur force et leur impact potentiel réside uniquement dans la qualité du rédacteur, dans l'intention qu'il poursuit et dans l'aptitude qu'il possède à exiger de lui-même le maintien de la ligne qu'il s'est fixée. Dans ces recueils, le pire côtoie fréquemment le meilleur et c'est à l'utilisateur éventuel à faire son choix parmi la masse et la variété des sujets en procédant à une pesée d'intérêt à la fois critique et intuitive des informations proposées. »⁴⁸

Cette « pesée d'intérêt critique » est primordiale dans l'interprétation d'un recueil de souvenirs, puisqu'il est pratiquement impossible de vérifier l'authenticité des faits rapportés. En établissant au début du texte le fameux « pacte autobiographique »⁴⁹, l'auteur ne s'engage pas seulement à dire toute la vérité : il force surtout le lecteur à le croire sur parole.

Difficile pour l'historien de se satisfaire de cette déclaration d'intention, principalement dans le cadre de souvenirs écrits au soir de la vie. Les problèmes que nos auteurs affrontent tiennent en effet en grande partie au travail de la mémoire, comme l'indiquent Luc Collès et Jean-Louis Dufays : « La réinterprétation déjà manipule à sa guise le réel. Nous l'avons vu : les conduites passées sont réévaluées en fonction du présent. Certaines se voient frappées de déchéance parce qu'incompatibles avec le nouvel ordre de valeurs de l'auteur. D'autres sont ressuscitées parce qu'en sympathie avec sa situation actuelle. Par ailleurs, des oublis peuvent être dus aux mécanismes physiques de la mémoire (...) »⁵⁰

Pour vérifier ces informations, l'historien peut recourir à différents moyens ; en plus de la traque des répétitions et des constantes du texte, il peut aussi s'entretenir avec des contemporains de l'auteur ou encore « observer minutieusement l'environnement du narrateur »⁵¹. Le lecteur, en revanche, n'aura que faire de ces vérifications. Sa lecture en sera-t-elle appauvrie ? Rien n'est moins sûr.

Jean PRÉTÔT

Adresse de l'auteur : Jean Prétôt, Impasse des Cerisiers 5, 2824 Vicques.

⁴⁸ Jean-Pierre JELMINI, *Pour une histoire de la vie ordinaire dans le Pays de Neuchâtel sous l'Ancien Régime*, Hauterive, 1994, p. 66.

⁴⁹ Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, 1975, pp. 23-24.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 72.

⁵¹ Nicolas QUELOZ, « L'approche biographique en sociologie : essai d'illustration et de synthèse », dans Pierre CENTLIVRES (dir.), *Histoires de vie. Approche pluridisciplinaire*, Neuchâtel et Paris, 1987, p. 61.